

Robert SILHOL

Ca ne peut pas se dire, mais ça se dit quand même.

Je l'ai répété dans les pages précédentes de « Gradiva », mais au terme de ce travail sur la pensée et le style de Lacan, dont ceci est la conclusion ou l'aboutissement, je dois pourtant y revenir. Les quatre premières pages de la leçon de ce dernier séminaire publié m'incitent de toute façon à le faire, ne serait-ce que parce que « ça » parle d'écriture et où je vois un excellent exemple. de discours qui n'est finalement accessible que si l'on écoute le conférencier comme on écouterait un poète. Bref, ce que Freud a exposé en théoricien—tout en poursuivant son auto analyse--, Lacan, sûrement conscient des difficultés de toute communication, va la faire en écrivain, et veux dire en poète., c'est à dire presque uniquement par la métaphore.. D'où parfois, il est vrai, la difficulté à le lire. Mais on ne doit pas s'y tromper, au-delà des va et viens de comédien sur son estrade et de l'allure informelle d'une conversation qui ne recule pas devant la plaisanterie et les jeux de mots, c'est à un Cours véritablement Magistral que nous assistons, où chaque mot mérite attention.

J'espère qu'on ne s'impatiera pas devant cette paraphrase des quatre premières pages mentionnées par quoi j'introduis mon commentaire final du Séminaire XXIII. Je veux seulement souligner ce que Lacan a signalé sans trop insister, mais qui résume parfaitement son apport à la philosophie et pointe, à travers l'oeuvre monumentale de Freud, notre entrée dans un nouvel âge. Encore une fois, nous avons là, en dépit des apparences, un raisonnement d'une extrême rigueur dont les termes s'enchaînent en toute logique.

Quatre pages, donc, et une langue de poète. Et cette fois, malgré son « embarras » et ses hésitations-- « Est-ce qu'on m'entends ? »(143)--, l'orateur a quelque chose à dire, même si « ça ne va pas de soi ». De toute façon, il y a la compulsion : « Il faut le faire », en italiques.

Bref, ça commence par un argument qui redit et reprend ce qui constitue l'essentiel de la découverte freudienne et c'est bien, en définitive, ce que nous avons le plus de difficulté à accepter :. A côté de ce qui est conscient et que nous connaissons bien, il y a ce qui ne l'est pas. J'y reviens un peu lourdement, mais la chose est si fondamentale qu'on n'insistera jamais assez .

\_\_\_\_\_S\_\_\_\_\_

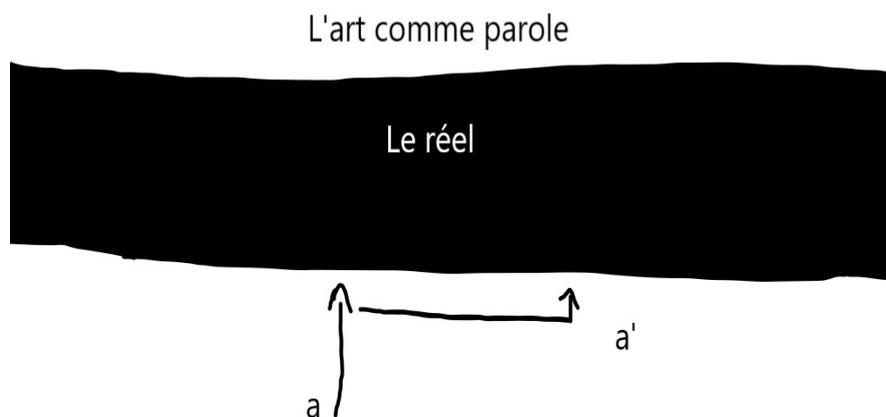
*s*

Autrement dit quand même, il y a « ce qui ne peut s'écrire » et c'est bien là la difficulté : comment parler (écrire) ce qu'on ne sait pas....et que du reste on ne désire pas vraiment savoir ? Voilà, tout est dit.

Mais alors, comment Freud a-t-il fait ? Il a débuté par le rêve. Qui n'a aucune signification. Enfin à première vue. Car enfin, s'il a été produit, ce rêve, ça ne peut pas être pour rien, il doit y avoir une raison, et je veux dire une cause. C'est tout simple vraiment. Seulement, je préfère ne pas savoir et la question demeure sans réponse : de cet effet, où est la cause ? Pour en savoir plus et trouver une réponse à cette question si embarrassante, on le sait, Freud a mis en marche sa connaissance de la littérature, la grecque en

particulier, et il n'est pas impossible que sa relation à William Fliess, toute transférentielle, ai joué un rôle dans la constitution de l'hypothèse selon laquelle le rêve doit avoir une signification, c'est à dire une cause.

Et là , nous rejoignons la langage, ou encore la structure de la représentation :d'un côté, la chose, l'objet là-bas,--que jamais je ne serai et dont par définition je suis séparé-- et de l'autre ce corps doté de ses cinq sens, soit encore une structure à deux places inéchangeables, disons, qui montre un individu face au monde là-bas. Le drame, et je devrais dire la tragédie, on le trouve dans cet « inéchangeable », car ce qui pourrait paraître un équilibre satisfaisant ne l'est pas, satisfaisant, et c'est le désir. On pourra également dire « la pulsion », mais il faudra vite distinguer ces deux domaines, comme on le verra. Et en effet, et très grossièrement, si la pulsion est d'ordre biologique, le désir, lui, et je veux dire le désir inconscient de chaque individu, femme ou homme, appartient à ce domaine inconnu et secret que l'oeuvre de Freud a justement mis en lumière, en commençant, on le sait, par le rêve.



Où la parole, comme du reste l'art, tente, mais en vain, de passer de l'autre côté de la barre.

Tout tourne donc autour de la notion de représentation, et l'idée d'une barre ou d'une muraille infranchissable entre Sjet et Objet prend ici tout son sens et justifie l'usage que je fais de la notion d'incomplétude (bien

entendu inacceptable!).

Parce que le Réel lacanien n'est pas la réalité perçue, celle que nous rencontrons par l'intermédiaire de nos cinq sens, mais bien autre chose encore que nous ne sommes pour rien au monde prêts à accepter ou à reconnaître dans la mesure où une telle mise en évidence n'est, ne serait, rien d'autre que le rappel de notre incomplétude radicale et, oui ; difficilement acceptable..

C'est ce Réel que dans mes dessins je place au-delà de ce que j'appelle « la barre », concept, si on veut, qui nous permet finalement de comprendre comment depuis Freud et grâce à lui on peut parler d'inconscient. Ceci nous permet de revenir à la parole, au son, au mot, ou encore bien entendu au trait sur la paroi de la caverne. Tout le monde, aujourd'hui, sait cela, c'est vrai, mais il n'est pas inutile de le rappeler.

Notre débat, ainsi, en est venu à porter sur le terme de représentation--et tout à coup s'éclaircit le lien entre linguistique et psychanalyse--, qui va nous permettre de suivre Lacan dans sa lecture de Freud. Ça ne peut pas s'écrire, dit-il, mais ça se signifie. Et c'est bien la seule manière de résoudre le problème que nous pose le fait que nous rêvons et parlons. Oui, la seule façon de contourner—le terme est important—la difficulté que nous pose notre distance au monde, je veux dire le Réel. Ici apparaît la structure de la métaphore, ce détournement (tout et seulement symbolique) que je viens d'illustrer. Je dis autre chose que ce que je dis. Voilà bien ce que le Sujet, pour la psychanalyse, doit apprendre. Et le décodage n'est pas facile, et parfois il demeure impossible et c'est la folie. Parler, écrire, rêver, c'est faire avec notre solitude, notre incomplétude face à la barre., l'interdiction qui nous est faite d'aller au-delà.

Nous pouvons à présent revenir au discours du Séminaire et voici la question que pose Lacan, très simple finalement :: tout cela, le monde là-bas et le Sujet qui ne sera jamais l'objet et vice versa, comment est-ce que ça peut s'écrire ? Et d'ailleurs, pourquoi l'écrire ? Eh bien ! tout est là : nous avons besoin de l'écrire, je veux dire de le représenter. Parce que c'est tout ce que nous pouvons faire !. Puisque nous ne pouvons passer

dans le Réel, , en sommes irrémédiablement séparés, nous « faisons avec » cet interdiction et faisons semblant d'avoir malgré tout réussi à passer de l'autre côté. C'est tout le secret de l'hallucination.. Puisqu'il est si difficile de capturer l'animal, par exemple, dont j'ai besoin pour ma nourriture, je peux au moins le représenter sur la paroi de la caverne:! C'est ainsi que nous contournons l'impossibilité d'être complets ou plus exactement que nous nous racontons que nous pouvons y arriver..

Ici se place la difficulté que présente le langage, ce que nous disons ou écrivons, puisque à côté de sa surface ( appelons la ainsi) ma parole ne peut pas dire ce qu'elle ne le sait pas et qui demeure voilé. La réponse est dans la structure de la métaphore, on l'aura compris, et ne peut être entendue que si nous acceptons l'idée que la « surface » dont je parle— image impropre, bien sûr, et peu satisfaisante-- est, ou même n'est que, le support d'un sens dont nous ne sommes pas conscients. Lacan parle justement d'un appui :

Ce nœud est un appui à la pensée [... ]. Ce nœud, nœud bo, porte avec lui qu'il faut l'écrire pour voir comment il fonctionne (144)

On ne peut dire « le vrai du vrai », ça ne peut s'écrire, mais grâce à ce que nous avons appris sur la métaphore (et depuis Freud on sait que la structure de la parole est métaphorique, soit, pour parler simplement est à deux étages, le Cs et l'Ics), une élucidation, une analyse, est possible. C'est dire que l'espoir de la psychanalyse est que ce qui cause notre discours et nos conduites soit à lire, à deviner,--mais ce n'est pas facile— dans nos paroles entendues et dans nos actes. Tel est le trait : fondamental de la découverte freudienne : Je ne dis pas ce que je dis, mais il y a dans ce qui est représentation , support, appui, une trace qui peut conduire à l'élucidation du désir inconscient moteur de tout ce mouvement symbolique. .Depuis longtemps j'ai cette formule, encore plus simple : « Ma parole porte et masque mon désir », où le « et » est bien entendu essentiel.

Tout cela, c'est ce qu'avance Lacan lorsqu'il défend le modèle qu'il a construit pour conduire sa démonstration ; je viens de le dire mais je le répète : « Le nœud est l'appui de la pensée. ». C'est le nœud lacanien

comme « écriture » et cela explique très clairement le recours à un « faire » de plasticien, dont nous avons déjà beaucoup parlé.

Telle est la première étape de la démonstration : « Ca ne peut se dire et pourtant ça se dit », voilà bien le paradoxe apparent de la pensée psychanalytique, et j'ajoute « apparent », parce que si ça se dit ça ne se dit que masqué, voilé. Comme le rêve, précisément, et c'est là qu'apparaît le génie de Freud ; rendre acceptable le paradoxe ou plutôt le rendre compréhensible—ce qui est sans doute la même chose--, et montrer finalement comment, par le langage—même s'il ment (dit-mention), puisqu'il est masqué--, nous contournons l'impossibilité de dire le vrai du vrai, je veux dire la vérité voilée, c'est-à-dire inconsciente, du Sujet.

On le voit, l'argument tient en deux phrases : 1) Le vrai du vrai ne peut s'écrire, mais 2) Une analyse, élucidation de la métaphore, est possible. Avec l'apparition dans le discours du séminaire du mot « philosophie », tout de suite après, nous entrons dans la deuxième étape de la démonstration. :

Autrement dit, ce qui résulte de ce qu'on appelle  
la philosophie n'est pas sans un certain manque (144)

Le mot qui ici importe est bien entendu « manque ». Comme toute parole, la philosophie a besoin du langage, elle a besoin des mots. En tout cas, parce que les mots sont à deux dimensions et disent ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas, ils ne disent pas tout même si tout est là.!

Et comme « ce qui est en jeu » est la vérité du Sujet, il faut tenter de suppléer à ce manque. C'est ce que fait Lacan—qui parle aussi de sagesse »--, avec beaucoup de précaution, je trouve, et presque des excuses :

[...] pardonnez à mon infatuation, ce que j'essaie de faire avec  
mon nœud bo, n'est rien de moins que la première  
philosophie qui me paraisse se supporter. (145)

C'est la conclusion logique de la découverte qu'une dimension de la parole échappe à la conscience. Oui. Tout simplement. Ce n'est bien entendu pas dire que le « support » est dépourvu de signification ; outre sa fonction

d'appui à ce qui n'est pas conscient, il joue également on rôle de signifiant d'un signifié conscient et tout à fait accessible et, par exemple, l'impératif catégorique de Kant reste indépassable, tout comme « l'existence qui précède l'essence » des existentialistes sartriens, correcte dans son matérialisme, et il y a d'autres exemples (je pense à Spinoza, que je ne connais pas assez pour en parler); ce sont là, d'importantes contributions à la Connaissance, mais il n'empêche que derrière le masque de la métaphore elles disent également Autre chose que nous ne pouvons plus négliger.. Voilà ce que Lacan entend signifier, je crois, lorsqu'il invente ce bizarre vocable qui est peut être un jeu de mots médiocre mais que je trouve tellement explicite, cet « objet ». que la philosophie, en tout cas depuis Freud, a rencontré. On peut le dire aujourd'hui, elle est tombé sur un noeud, le langage est bien l'appui, le support d'une signification autre que celle de surface, disons, mais ça n ne se perçoit pas. Sans élucidation, je veux dire. C'est de manque que parle l'auteur du Séminaire, soit ce qui manque si la philosophie ne prend pas en compte ce qui n'est dit que masqué et qui renvoie à de l'inconscient Cet « objet » rencontré est ce qui résume notre confrontation avec le Réel, avec le monde-là-bas, celui derrière la barre, c'est-à-dire encore l'Objet qui n'est pas le Sujet et que le Sujet ne saurait bien sûr jamais être.

C'est là que se comprend l'importance de la pensée psychanalytique : la « barre » est la représentation de la Loi par quoi nous sommes séparés d'un Réel inaccessible et source de notre condition imparfaite, de notre incomplétude. Ainsi, face à ce manque essentiel, non seulement je fais semblant de l'ignorer—et là il y aurait beaucoup à dire sur l'Imaginaire, comme Lacan l'a fait tout au début--, mais je fais aussi semblant, inconsciemment bien sûr, de le combler de façon plus ou moins satisfaisante, et c'est le Symbolique, que nous retrouvons dans le noeud lacanien. où va s'illustrer la seconde Loi qui régit nos vies. Ce sera là la tâche de départ de l'analyse, recherche de nos déterminations, de ce qui fonde la manière d'être de chaque Sujet, du « faire avec » dont j'ai déjà parlé. C'est peut-être là une vue idéale, puisque toute thérapie devrait impliquer que le Sujet se réconcilie avec son manque, ce qui est naturellement difficile, et sans doute impossible, en tout cas dans l'absolu, mais je pense aussi à ce qu'une analyse réussie -- « sagesse »--peut apporter à celui ou celle qui jusque-là passait sa vie à se détruire. Avec la psychanalyse, donc, c'est bien par la reconnaissance de ce qui est symbolique dans nos actes et nos discours que nous parviendrons à avancer un peu.. Ce Symbolique est en tout cas le seul élément de la

structure du nœud sur quoi nous devrions pouvoir agir. J'ai déjà écrit tout cela plus haut.

.Ce que par ailleurs nous retiendrons de la démonstration, rigoureuse, conduite au sein du Séminaire, c'est l'incidence fondamentale, désormais, de la découverte freudienne sur la philosophie et sur son « manque ». Il faudra bien entendu y revenir Bien qu'avancé sans insistance et comme dans le fil d'un discours qui semble parler d'autre chose, cela paraît un des points les plus novateurs de la pensée de Lacan.

Le discours sur l'écriture (du désir inconscient) n'est cependant pas terminé et nous sommes toujours dans les quatre pages de ce début de la dernière leçon de l'année. .Faisant suite à ce qui vient d'être dit comme en passant sur la philosophie, surgit tout à coup « la droite infinie ». et on peut alors se demander o « où est la logique cette fois ? » Écriture et trait unaire, représentation sur la paroi de la caverne, on l'a vu, c'est le même sujet, bon, mais pourquoi cette répétition et ce retour au trait qui conduit à l'apparition de la droite dans le raisonnement ?

La droite infinie, dont ce n'est pas la première fois que vous m'entendez parler, je la caractérise de son équivalence au cercle(145)

L'imagination aurait-elle pris le pouvoir et le conférencier aurait-il abandonné sa logique et serait-il passé de la démonstration à la création littéraire ?? Pas tout à fait, on va le voir., et même pas du tout si à nouveau on examine avec soin la progression logique de son raisonnement. Certes arrivent des images plus ou moins heureuses, je trouve, mais le lien dans l'association des idées n'est pas rompu ; le fil est tenu mais la démonstration, plus imagée cette fois, court toujours, un peu plus vite c'est tout, ou un peu plus littéraire, mais toujours là, et le nœud borroméen va d'ailleurs reprendre du service

Nous en étions restés à ce que j'appellerai la nouvelle écriture, celle défendue par Lacan, et à la sagesse, à la philosophie qui « manquait » et

finalement à cette « première philosophie qui paraisse se supporter ». Ensuite, avec l'introduction de l'objet que rencontrait la philosophie—ce qui déjà était un début d'explication—, le discours revenait au nœud borroméen; justement, ce qui permettait l'insertion de la « lettre » dans le débat, comme élément, je pense, de notre réponse au mur du Réel, un point, bien sûr, sur lequel qu'il faudra revenir, mais que j'ai déjà évoqué lorsque j'ai parlé de « une seconde Loi.

C'est bien ce qui caractérise la lettre dont j'accompagne  
«objet, » à savoir la lettre petit « a ».(145)

Ecriture, trait unaire, voilà le lien avec la dernière partie du raisonnement :

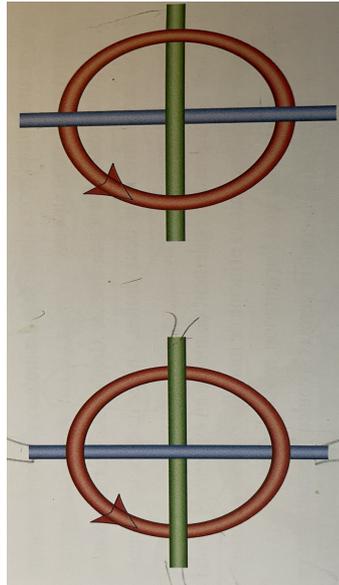
...] j'ai donné un autre support à ce trait unaire. Cet autre support, je ne vous l'ai pas encore sorti. Dans mes notes, je l'écris DI. Ce sont les initiales de droite infinie. (Id.).

Ce qui manquait à la philosophie, c'était d'aller sous la barre, on l'a vu

— S —  
s

et c'est là qu'était l'« os », espace inaccessible, trou noir inconnaissable sinon par le biais de la métaphore, chemin de ce détournement qui constitue fondamentalement toute parole et est déjà presque perceptible dans toute langue poétique.

En combinant deux droites avec le cercle  
on a l'essentiel du nœud. (Id)



Mais s'agit-il toujours du nœud ? Et puis que signifiaient juste avant cela ces mots qui venaient souligner « l'équivalence » de la droite et du cercle ? On pourrait croire—et on aurait raison—qu'ils ne sont là que pour justifier ou étayer ce qui vient ensuite ...et il n'est pas faux d'avancer qu'en élargissant le cercle à l'infini on peut obtenir des segments qui peuvent paraître droits ? Les lignes qui suivent, en effet, où Lacan « combine » droites et cercle semblent bien amorcer quelque chose qui n'est sans doute pas une sortie du nœud, comme on pourrait le penser, mais, au moins, un léger changement de direction dans l'angle de vue du faisceau lumineux du projecteur ou de l'œil de la caméra (et ce n'est pas seulement pour m'amuser que j'emploie ces images, on va le « voir »).

Pourquoi la droite infinie a-t-elle cette vertu, ou qualité ? Parce qu'elle est la meilleure illustration du trou [...] (145)

Suivent quelques lignes autour du « trou » et de « la droite infinie » que chacun et chacune lira comme il ou elle entend, mais où je n'ai aucune peine à voir une référence à la scène primitive dont Freud nous a déjà parlé, image qui renvoie non seulement à la mère et au père, ensemble (et là combiner » prend tout son sens), mais bien évidemment aux origines de chacun de nous et peut-être en passant et en plus à une complétude rêvée. Est-ce trop simple ? Cela justifie en tout cas le passage de l'ensemble du nœud borroméen à un aspect seulement de ce qu'il illustre, à savoir ce moment qui touche aux origines de chacune et chacun, élément essentiel

s'il en est, fondamental, de la structure de la psyché humaine dans son ensemble. Rappel aux parents, à la sexualité, aux désirs inconscients qui ont dû fonder chacun et chacune de nous ? Je le pense. Mais alors pourquoi n'est-ce pas intégré clairement à notre Connaissance ? La réponse est sans doute qu'il nous est intolérable de savoir que nous ne sommes pas complets, soit que nous sommes face à un Réel impénétrable, mais peut-être aussi et en même temps que notre désir inconscient n'est pas sans secret.

On pourra décider que j'ai trop facilement laissé mon imagination divaguer, mais il sera tout de même difficile de nier qu'une grande logique unit les éléments de cette page du Séminaire. En vérité, je trouve, tout le système lacanien est là, exposé en quelques paragraphes, en quelques images.

En forme de conclusion de ce que l'on peut bien finalement appeler un « Ecrit », et j'ai envie de dire « de ce poème en prose », nous ne sommes pas sans avoir ce que nous pouvons prendre pour une vérification. C'est une image, encore, bref une métaphore. Mais en tout cas, la dernière page du fragment analysé présente un si curieux tableau que je ne peux m'empêcher d'en tenter l'analyse. L'illustration me paraît incongrue, mais elle mérite malgré tout un début d'explicitation. Aux lectrices et lecteurs, à nouveau, de décider.

Ce que j'essaie d'introduire avec l'écriture du nœud  
n'est rien de moins que ce que j'appellerai une logique  
de sacs et de cordes. (146)

Ce n'est pas au commentateur de décider dans quelle mesure l'auteur d'une image était ou non conscient de la signification symbolique de la figure produite—comme dans un rêve, au fond---, mais cela ne change pas grand chose, puisque l'essentiel est bien que l'image ait été produite. Lacan, qui d'ailleurs me paraît analyser lui-même l'image, prend grand soin de nous signaler que nous sommes là dans le « mythe ».

Et le mythe, ici, c'est celui de la « sphère » (Id.), qui sans trop de difficulté peut s'analyser comme une référence au corps de la mère dans tous les sens du terme, ou encore, mais là il faut quand même accepter d'interpréter, comme un rappel à un paradis irrémédiablement perdu de la plénitude que deux corps en Un représentent.

Avec la « corde », par contre, j'ai plus de difficulté, et il semble que Lacan ait prévu cette difficulté :

Mais personne, semble-t-il, n'a suffisamment réfléchi aux conséquences de l'introduction de la corde. (Id.)

Il donne bien, ensuite, sa version, sa propre lecture de l'image, mais je la trouve tout aussi mystérieuse. On est bien obligé, là encore, de se lancer dans une. Interprétation.

Que le mythe du sac « consiste dans la sphère » (Id.) me paraît un premier bon indice : c'est l'idée de plénitude, de complétude satisfaite que je tire de l'égalité de « chaque point de la sphère ». Ceci s'ajoute sans qu'il y ait contradiction à la notion de perfection comme si, à la sphère, il n'y avait rien à ajouter, toutes choses, peut-être, qui ne sont pas sans rappeler le nœud borroméen.

Mais que fait la corde là-dedans ? Pour le comprendre, il faut garder le terme de droite infinie en mémoire et également l'indication que cette droite dite infinie n'a pu voir le jour qu'après l'élargissement par l'auteur, presque à l'infini, oui, d'un des cercles du nœud bo. On commence alors peut-être à saisir pourquoi Lacan vient de parler de « l'introduction » de la corde. A la page précédente, déjà, il avait insisté sur « l'équivalence » du cercle et de la droite ? Et ce que finalement je vois là, c'est que pour faire un enfant (je pense à la « sphère » de la grossesse), il faut être deux. Ce serait ce que nous dirait l'extension d'un anneau du nœud d'où Lacan vient d'extraire sa droite. Certes, pour être exact, il faut reconnaître qu'il a dit en « combinant deux droites avec le cercle on a l'essentiel du nœud », et je ne trouve rien pour expliquer ce « deux », sinon peut-être son fort désir de passer du nœud à trois à une illustration de la scène

primitive, comme nous l'avons vu plus haut, c'est à dire, oui, à sa préoccupation avec le simple fait qu'il faut être deux pour donner la vie. Le passage du trois au deux, tout ce jeu, ce glissement du discours plus haut remarqué, trouve en tout cas ici une lecture possible : après les trois cercles qui tracent le portrait structurel du Sujet, la scène des origines .

Ce que la corde prouve, c'est qu'un sac n'est clos  
qu'à le ficeler [...] Dans toute sphère, il nous faut bien  
imaginer quelque chose [...] qui noue  
cette chose dans laquelle on souffle. (146)

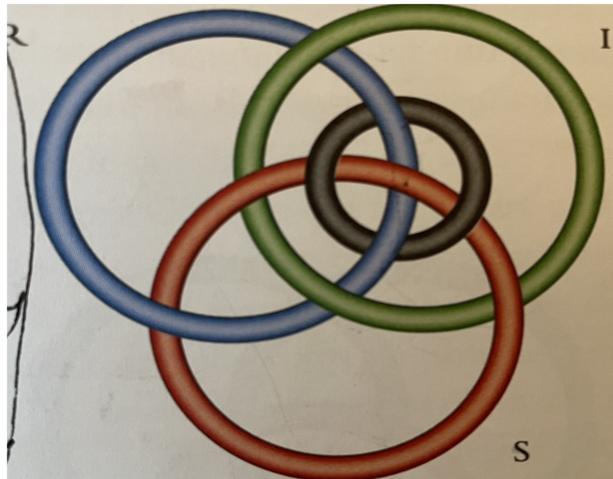
A chacun de trouver un sens à ce « souffle », pas plus bizarre que « sac et corde », au fond, sans doute souffle de vie, plus poétique que coït et éjaculation, ou qu'ovule et spermatozoïde, et pas moins réel.

Voilà pour l'équivalence : quand il s'agit de donner la vie, jamais l'une ou l'un sans l'autre, et voilà. aussi pour la « Scène » et pour « l'introduction de la corde » (même si cette image, tout de même phallique dans le bon sens du terme, n'est pas sans évoquer aussi quelque analité), bref, introduction et accueil sans quoi il n'y a pas de vie. C'est d'ailleurs une vérité tout aussi valable pour le végétal que pour l'animal ou l'humain. La Vie. C'est de tout cela que Lacan a parlé, pendant douze ou quinze minutes ; au début de la séance du 11 mai 1976

Et de là, tout dans le discours de cette dernière séance imprimée à ce jour prend sens et je peux me permettre de sauter aux dernières cinq-six dernières pages de la leçon, qui représentent, là aussi, une quinzaine de minutes.

Nous pourrions en déduire une conception du Réel qui reste le point le moins clair du modèle, mais apparaît bien comme le lieu où l'Inconscient et le Réel se rencontrent sans toutefois jamais se confondre (si ce n'est de manière infinitésimale dans ces « bouts » que le Sujet parvient à arracher au Réel, et c'est la connaissance).

On l'aura compris, c'est là une autre façon de dire que je lis ce fameux quatrième anneaux que Lacan ajoute au nœud borroméen originel à trois comme ce qu'il entend par l'analyse

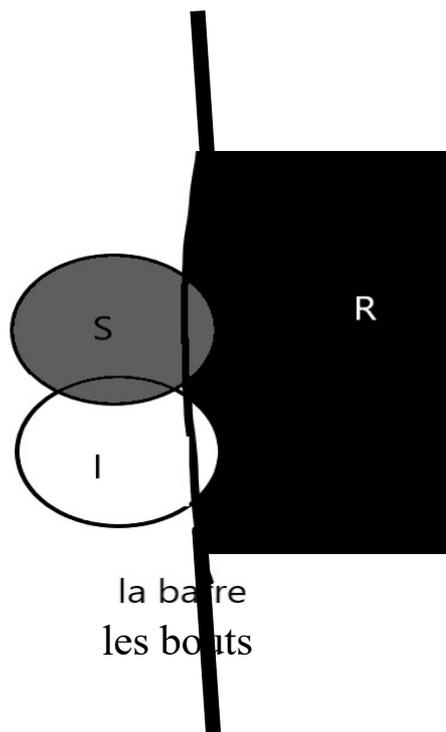


(Page 152)

Ce qu'il nous reste à faire à présent est d'exploiter l'extension d'un des trois cercles du début par quoi Lacan produit une droite presque infinie.

Le Sujet

Le Réel



Quant à ce que j'ai appelé « la Barre », elle a pu, on vient de la voir avec la Scène, signifier le penis paternel, mais à présent, dans le jeu poétique, c'est un autre sens que j'y lis et je pense à ce qui sépare sans possibilité aucune de passage, oui, ;ce qui sépare Sujet et Réel, et cela me conduit à une nouvelle illustration du noeud, nouvelle appréhension à vrai dire de la structure essentielle dégagée dans le Séminaire

Ce modèle permet, je pense, de comprendre ce qu'il faut entendre par Sujet, sujet de l'inconscient je veux dire. Face au Réel impénétrable, inatteignable, notre Sujet va se dire, c'est-à-dire va croire—il est tout entier dans symbolique--qu'il lui est tout de même possible de « passer » de l'autre côté de la barre, d'échapper à l'impossibilité dont je parle, bref de parvenir à la complétude, et de gommer, disons, le « manque » afin d'atteindre une unité absolue, ou ce qu'on voudra (ce qui soit dit en passant explique aussi combien il nous reste de difficiles devoirs à faire, et justifie la fonction de l'art). Et c'est alors qu'il importera de remarquer que cette entreprise purement symbolique du Sujet, femme ou homme, n'est pas le fait du hasard—il n'y a pas de hasard—mais bien l'effet d'une ou de plusieurs causes. C'est en distinguant avec le plus grand soin les causes des effets que nous parviendrons à une conception claire de ce concept lacanien de Réel et saurons le distinguer de ce qu'on peut appeler l'Inconscient, et c'est aussi pourquoi depuis pas mal de temps je reviens sur le concept de détermination. Un nouveau schéma, directement tiré du noeud à trois de Lacan, mais où les trois anneaux ne sont pas homogènes, donne alors toute sa place aux fameuses déterminations et permet de mieux comprendre ce qui est à entendre dans la simple idée que face à l'impénétrabilité de la « barre », tout ce que peut faire le Sujet c'est de croire, c'est de prétendre, qu'il ou elle peut passer de l'autre côté, quand bien même cela ne peut se « faire », sinon symboliquement, ce à quoi il ou elle préfère rester sourd et aveugle, je veux dire inconscient. C'est cela, cette façon de ce qu'on pourra appeler « faire avec » la barre, et c'est tout le destin de chaque Sujet. On saisit au passage (!) toute l'ambiguïté du concept d'Inconscient, « dans » le Réel impénétrable (ou presque), mais également, dirai-je, de l'autre côté de la barre, soit hors de ce Réel, dès que, par la grâce de l'analyse, ce qui n'était pas conscient peut être interprété et accepté (ce qui n'est pas facile!). C'est le sens de ce terme ma foi fort bien trouvé par Lacan de « bouts ». On peut espérer que grâce à la

psychanalyse, celle Freud, et ensuite celle qu'exprime très bien le quatrième anneau de Lacan—et c'est la même—, nos destins peu à peu deviendront moins destructeurs parce que plus lisibles. Quant aux « bouts » que nous arrachons à l'impénétrable et impassible Réel, c'est ce par quoi s'enrichit notre Connaissance.

( la présentation des dessins est le Larry Messaoudi.)